

L'image de Louis XIV n'appartient pas seulement au passé de la France. Sa mémoire est évoquée dans le monde entier. Son règne, commencé en mai 1643 alors qu'il n'avait que cinq ans, achevé avec sa mort en septembre 1715, fut le plus long de l'Histoire. À partir de mai 1661 jusqu'à son dernier souffle, soit pendant cinquante-quatre ans, il fut effectivement à la tête du pays le plus peuplé et le plus riche de l'Europe de ce temps. Placé dans de telles conditions, un individu, même médiocre, ne pouvait pas ne pas laisser son empreinte dans les annales. Or, Louis XIV était doté de qualités remarquables, conscient de ses pouvoirs et des moyens que le territoire lui offrait, jouissant d'un esprit clair et d'un caractère volontaire. Sans préjugé hostile ou complaisant, les historiens se doivent donc de rendre compte de la place de ce personnage dans la suite des siècles. L'ampleur de ses prérogatives et de ses responsabilités dans les événements justifie l'intérêt que l'on peut porter à des aspects de sa personnalité, qui seraient insignifiants pour tout autre homme. L'abondance des sources du temps autorise des enquêtes et des biographies, nombreuses et répétées, qui ont su débusquer les plus menus détails de ses faits et gestes.

À cette époque, la France dominait le vieux continent. Son prestige politique, sa puissance militaire, ses artistes (Le Nôtre, Charles Le Brun, Hyacinthe Rigaud, Pierre Mignard, Antoine Coysevox, les frères Coustou, etc.), ses gens de lettres (Racine, Molière, Boileau, etc.), ses modes, sa langue s'imposaient au-delà des frontières. Identifié au destin de la France en ce moment glorieux, appliqué lui-même à

construire son souvenir, à poser pour la postérité, le personnage de Louis XIV est ainsi devenu un jalon essentiel de la fierté nationale. Son règne est un point focal dans une histoire patriotique de la France. Il en est résulté un courant historiographique admiratif, qui prend le parti de ses conquêtes, accepte les louanges exagérées et les convenances flatteuses des contemporains, et même reprend par mimétisme le ton emprunté des écrivains de cour. En contraste, il y a aussi un revers de la médaille. À juste titre, on a pu retenir contre sa mémoire les malheurs des guerres et les graves revers militaires de la fin du règne, on a gardé le souvenir scandalisé de la persécution des protestants. Une légende noire associe son gouvernement aux dernières grandes disettes du territoire, avec leurs terribles poussées de misère et de surmortalité. Cette conception moralisante de l'histoire est antiscientifique, fondamentalement fautive. Les rapprochements faciles et abusifs avec les heures brillantes de la jeunesse du roi et les fastes du palais de Versailles ont nourri une littérature polémique aussi vaine que les écrits apologétiques que produisaient jadis les gens de lettres gagés à cet effet.

En cette fin du xvii^e siècle, la structuration de l'État, l'utopie essentielle de l'âge moderne, prenait un élan irréversible. Les fonctions de gouvernement les plus anciennes, la justice, les finances, les armées, les relations avec les étrangers acquéraient leurs bureaux fixes, leurs usages de secrétariat, leurs archives. Il en résultait une prolifération de correspondances administratives éloquentes et ordonnées, offertes désormais aux recherches. C'était aussi un temps où l'écriture devenait un talent majeur, où les meilleurs esprits, avec une audace et une impudeur qui n'avaient pas eu cours auparavant, se prenaient, sur leurs vieux jours, à raconter leur vie. On voyait

aussi les livres de controverses politiques se multiplier à travers l'Europe. Ces flots de pages répondaient aux curiosités des opinions, de plus en plus avides de découvrir des secrets, vrais ou imaginaires, des chancelleries. Jamais auparavant les productions imprimées et les volumes de mémoires n'avaient été aussi nombreux. Ainsi, dans les périodes suivantes, les historiens ont-ils pu découvrir des documentations écrites abondantes et faire leurs délices des récits des mémorialistes, publiés et republiés sans cesse à partir du XIX^e siècle. Toutes les époques n'offrent pas leurs sources avec la même générosité. Cette fin du XVII^e siècle est un moment privilégié dans l'évolution de l'écriture historique. Cette multitude de textes reflète aussi l'intention personnelle de Louis XIV, attentif aux enjeux de la postérité et, de même, elle traduit la fascination qu'il exerçait sur les témoins de sa gloire.

En deçà de l'histoire savante, qui se préoccupe de sources et de critique, coexistent des multitudes de représentations du passé affabulées, déformées par des générations d'enseignements tendancieux ou, plus simplement, sans cesse réinventées selon des préjugés spontanés. En effet, chacun de nous peut être tenté de se recomposer une version personnelle de l'Histoire, à partir de bribes scolaires ou de souvenirs touristiques. Il était inévitable que Louis XIV, avec son long règne, sa gloire et la légende dont il a voulu s'entourer, fût une victime privilégiée de ces recueils d'idées reçues et d'anecdotes controuvées. On sait que les conventions romanesques et les pentes du langage invitent à dénigrer les comportements et les idées passées de mode. Dès lors, les subtilités et les artifices de la vie des anciennes cours étaient, au XIX^e siècle, réputés incompréhensibles ou méprisables. On n'en retenait plus que des flagorneries ridicules, des mauvaises

odeurs et des coucheries royales jugées scandaleuses par les honnêtes bourgeois aux idées avancées. Les historiens, de leur côté, ne se faisaient pas faute de redresser les erreurs des monarques des siècles révolus et d'expliquer à leurs fantômes ce que eux, intellectuels éclairés, auraient fait à leur place. Il est donc devenu convenable de dire que Louis XIV avait trop de maîtresses et que, plus tard, il n'aurait pas dû s'enticher de la marquise de Maintenon. Il est entendu aussi que la construction de Versailles a gaspillé les sages économies de Colbert, promu précurseur des hommes d'État républicains. Louis XIV n'aurait pas dû non plus condamner Fouquet et encore moins persécuter les protestants. Il n'aurait pas dû, enfin, engager le royaume dans tant de guerres et il aurait dû écouter Vauban ou Fénelon. Cette écriture de l'Histoire, prompte à redresser les torts, lui reconnaissait pourtant le mérite de quelques conquêtes, même si Ernest Lavisse, vers 1900, lui reprochait de ne pas avoir annexé la Belgique. Aujourd'hui, la légende nationale est plus indulgente, elle ne rejette plus les fastes de Versailles et elle aime à voir l'œuvre de Vauban dans toutes les fortifications de nos paysages !

Ce sont les plus fréquentes idées reçues sur le Grand Roi. Il s'agit ici de les comprendre, de les nuancer ou de les réfuter, sans illusion, car elles sont solides et elles renaissent tous les jours. Au bout du compte, l'individu Louis XIV échappe au simple récit historique. Il n'est plus tributaire des réalités de la chronique. Il s'est transformé, au fil des siècles, en un personnage mythique, le parangon du roi tout-puissant, splendide et aveuglé par sa propre gloire. Sous cet avatar, il s'évade de l'aventure française et accède à une sorte d'empyrée étranger à l'Histoire. C'est cet archétype fabuleux que croient comprendre les visiteurs toujours renouvelés du palais de

Versailles, c'est cette figure devenue intemporelle que veulent découvrir les foules de touristes japonais ou américains qui, chaque jour ouvrable, défilent dans la galerie des Glaces, usent les planchers et les portes des appartements royaux et s'emplissent les yeux des merveilles d'un château unique au monde !